

lage de Stanfold formât une corporation sous le nom de "Village de Princeville." C'était là la reconnaissance solennelle et pleinement manifestée des mérites et des vertus de M. Pierre Prince, et toujours le nom de "Princeville" rappellera, jusque dans les âges les plus reculés, la mémoire d'un citoyen irréprochable qui a passé dans le canton de Stanfold en faisant le bien.

Ainsi, M. le notaire Charles A. Gauvreau de Stanfold a eu cent fois raison d'écrire, que le mot "Princeville" réveille l'idée d'une famille qui a fourni un grand nombre d'hommes marquants dans tous les rangs de la société.

*Laudemus viros gloriosos,
Louons les hommes pleins de gloire.*

P. Allé C. J. Ballanger

UN DRAME DANS LA FORÊT

Le vent du nord sifflait plaintivement à travers les arbres dénudés. La neige tombait en tourbillonnant d'un ciel livide. Des ténèbres épaisses couvraient la forêt.

Une femme, jeune encore, et dont un pâle voile de tristesse et d'anxiété éclipsait la beauté, était assise seule, à la porte du poêle, dans l'unique appartement d'un humble chantier isolé.

Deux blonds chérubins, dont l'aîné comptait à peine six ans, dormait du sommeil de l'innocence, dans un coin de la chambre, indifférents à la douleur de leur mère et semblant sourire aux anges qui veillaient sur eux. De temps en temps, la jeune femme entr'ouvrait la porte et jetait au vent un appel long et déchirant qui se terminait par un gémissement douloureux. Ne recevant aucune réponse, elle revenait tristement s'agenouiller devant un crucifix suspendu à la muraille et d'une voix oppressée répétait sans cesse :

— Mon Dieu, protégez mon époux ! Seigneur, veillez sur lui !

* *

Alfred Bayard, le mari de cette épouse désolée, était venu, l'année précédente, se tailler un domaine, dans cette partie sauvage et retirée des Laurentides qui se trouve au nord du village de Rawdon. Possesseur d'un petit capital, il ne crut mieux faire que de l'employer à se fixer sur une terre. D'une constitution robuste et d'un courage à toute épreuve, il ne se laissa rebuter par aucun obstacle et fit tant et si bien, qu'il put, dès la première année, mettre quelques arpents en culture. La terre était excellente et admirablement bien située, l'avenir plein de promesses.

Il était question de faire, au printemps, un chemin qui devait longer la petite rivière, qui coulait claire et paisible, devant sa demeure, et se prolonger jusqu'au village, distant de quatre milles. Plusieurs colons s'étaient choisis des lots dans le voisinage et devaient s'y établir au retour des beaux jours ; et qui sait, avant longtemps peut-être, une chapelle serait-elle érigée dans cet endroit privilégié et deviendrait le centre d'un beau et florissant village, dont lui, Bayard, aurait l'honneur d'être le fondateur.

Mais un jour fatal arriva pour cette heureuse famille, qui se plaisait à faire de si beaux rêves d'avenir.

Un après-midi du mois de janvier, notre brave colon se proposa d'aller au village, faire quelques emplettes, avant que les chemins ne fussent devenus impraticables. Sa femme essaya, mais en vain, de lui faire remettre ce voyage au lendemain, car le ciel était sombre et tout faisait présager une tempête de neige ; elle semblait, du reste, avoir le pressentiment d'un malheur, car, lorsque son mari, après avoir chaussé ses raquettes, se préparait à partir, elle le supplia, les larmes aux yeux, de rester. Il l'embrassa en riant de ses craintes puériles, que rien ne motivait, et promit d'être de retour avant six heures.

Nous avons vu combien la pauvre femme était inquiète de l'absence prolongée de son mari ; son

inquiétude était bien justifiée, du reste, par l'horrible tempête qui sévissait à ce moment et par le froid sibérien qu'il faisait, car se trouver dans cette forêt pendant la nuit, n'ayant nul chemin pour se guider et par un temps pareil, c'était la mort certaine, inévitable. Elle eut beau se dire qu'il n'était pas possible qu'il eut quitté le village et qu'il attendait au lendemain pour revenir, elle ne put calmer l'angoisse qui lui étreignait le cœur.

Huit heures venaient de sonner, lorsque tout à coup, à travers les mugissements de la tempête, il lui semble entendre une voix lointaine appelant au secours. Elle se couvre à la hâte de son châle et se précipite dehors.

N'entendant plus rien, elle croit, avoir été le jouet d'une illusion ; mais après quelques instants d'attente, le même appel s'élève, distinctement cette fois, en amont de la rivière.

Plus de doute possible : c'est bien la voix de son mari.

Elle s'élançait, affolée, dans cette direction ; l'épaisseur de la neige ne lui permet d'avancer que difficilement ; enfin, après d'héroïques efforts et guidée par la voix de plus en plus faible de son époux, elle finit par l'apercevoir, adossé à un tronc d'arbre et dans l'impossibilité de faire aucun mouvement. Elle veut le soulever, mais ses jambes, presque entièrement gelées, refusent de le porter ; son corps, engourdi par le froid, ne se prête plus à aucun mouvement. Voyant l'inutilité de ses efforts, la pauvre femme, dans le paroxysme de la douleur, se tord les bras de désespoir. Après l'avoir enveloppé du mieux qu'elle put, avec son châle, elle revient à la maison, rassemble toutes les couvertures qu'elle peut trouver et dans sa précipitation à secourir son mari, oublie de fermer la porte du chantier. Le vent et la neige, s'engouffrant par l'ouverture, réveillent les petits enfants qui se mettent à pleurer en appelant leur mère. Hélas ! la pauvre femme ne devait plus revenir, car, arrivée au lieu où était son mari, elle ne trouva plus qu'un cadavre. A cette vue, l'infortunée pousse un cri terrible et tombe inanimée sur le corps du brave compagnon de sa vie. La neige les eut bientôt couverts de son blanc linceul ; le vent qui hurlait dans les grands arbres semblait se féliciter de son œuvre de mort.

Deux jours après, un habitant du village voisin, en passant devant la maison, fut surpris de voir la porte ouverte ; il pénétra à l'intérieur, où un triste spectacle s'offrit à sa vue.

Dans un coin de l'appartement, sous un morceau de neige, il découvrit les corps raidis des deux enfants, étroitement enlacés et semblant dormir d'un sommeil paisible. Les deux petits anges avaient déployé leurs ailes pour aller retrouver là-haut ceux qui les avaient laissés seuls et sans appui ici bas.

Des recherches furent faites dans les environs par tous les hommes du village ; ce ne fut que le lendemain qu'on parvint à retrouver les restes morts des malheureux époux.

Une humble croix de bois fut érigée sur le lieu de la catastrophe et lorsque vous passerez devant ce symbole de notre rédemption, n'oubliez point de réciter un *De profundis* pour le repos de leurs âmes.

J. P. Vibert

Bordeaux, P. Q.

MA PETITE CAMPAGNE

Au nombre des trente-six griefs que l'on nourrit contre la ville, le plus populaire est bien celui-ci : "Qu'il fait chaud à Montréal ! Que son soleil est ardent !"

Plusieurs dames ne craignent pas de confesser tout haut, avec de profonds soupirs, les unes : "qu'elles crèvent" ; les autres : "qu'elles sont mortes," et cela, à plusieurs reprises. Au danger d'une mortalité aussi fréquente, quoique com- moie, (puisqu'à l'automne toutes ces commères res-

suscitent) se joignent le tracass plus accablant des affaires et la musique délirante de nos "cabarois" et tomberaux.

Pour échapper aux maux, dont la divine Providence nous accable, comme à plaisir, plus d'un délicat quitte ces régions tropicales pour la campagne au ciel plus pur, plus fortuné.

Je suis un de ces bienheureux.

Ma campagne, à mon dire, est la plus belle de la terre. Je l'aime de tout mon cœur et me plais à la célébrer envers et contre tous.

Son site est celui-ci.

Disons, d'abord, qu'elle fait partie d'un de nos plus gracieux villages, qui bordent les deux rives de notre fleuve.

Elle est sise près de la gare et n'est pas éloignée du bateau.

Que l'on marche quelques minutes en droite ligne, nous arrivons à l'église.

Ce ne sont pas là de légers avantages.

Mais revenons au site. Une très légère colline à pente très douce, court vers le fleuve, dans lequel elle baigne ses pieds.

Un vert gazon la tapisse de toutes parts.

Comme il n'est pas défendu de s'y coucher, chacun s'y étend avec mollesse.

De grands hêtres et quelques vieux chênes, vétérans des forêts, couvrent ce vert tapis de leurs frais ombrages.

A travers ce gazon, serpentent quelques allées, conduisant à la maison, laquelle n'est ni un château, ni une masure. Ce cottage est d'architecture ni grecque ni latine, pas plus que gothique ou moderne.

Il est un composé de tous les styles, avec quelque chose de mon style à moi ; c'est-à-dire, que l'architecte, en dépit de l'art, a dû, en maints endroits, suivre mes goûts.

J'oubliais de dire que ce petit palais est enfoui dans un épais bosquet de sapins odoriférants.

Quant au fleuve qui roule à ses pieds, c'est le fleuve géant.

J'ai à mon service, un magnifique canot qui glisse légèrement sur l'onde.

C'est mon compagnon de pêche, comme bien vous pensez. C'est en sa compagnie que je prends ces poissons monstres qui font l'admiration du village.

Si vous préférez la chasse, j'ai une magnifique carabine, au tir juste et léger.

A plus de deux cents verges, vous abattrez avec plaisir soit un canard, soit un pigeon.

Telle est ma campagne. C'est un pays de cocagne. Si l'histoire ne s'obstinait pas à nous présenter l'Asie comme le berceau de nos feux premiers parents, je croirais, sans peine, que leur fameux eden fut taillé chez nous et nos voisins.

Et je ne parle pas de tout, encore.

N'est ce pas qu'une telle campagne ferait les délices même d'un sybarite.

Que dire de mon magnifique verger et de mon jardin aux mille fleurs différentes !

Que dire des courses à cheval, en bicyclette, en voiture, etc. Je cesse d'énumérer, pour cesser d'écrire.

Telle est ma campagne à moi, et telle celle que je vous souhaite, à tous, chers lecteurs.

ARMAND.

LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

Lavage des bas noirs. — Par ce temps de bas noirs qui court, on nous demande si souvent le moyen de les nettoyer en leur conservant intégralement leur belle teinte noire, que nous avertissons nos lectrices qu'il suffit d'ajouter un peu de vinaigre ou le jus d'un citron dans l'eau dans laquelle on les lave, pour leur conserver leur belle couleur.

Ce que le monde appelle un mariage de raison, je l'appelle, moi, un mariage d'aliénés.—EMILE AUGIER.

La préservation de la race humaine a cessé d'être la question importante ; de plus en plus on tient compte du bonheur individuel.—ТН. ВЪТЪОН.